128. F. 49.

QUINZE ANS D'ABSENCE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. MERLE ET BRAZIER;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 13 Avril 1811.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie d'HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815.

132499-B

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LAMORINIÈRE, ancien militaire, caractère franc et sensible	M. *Bosquier.*
M. de MORINCOURT, son frère, sénéchal, vain et dur.	M. *Blondin.*
MORIN, son frère, fermier imbécille, qui n'ose pas parler devant sa femme.	M. *Odry.*
LA MÈRE MORIN, sa femme bavarde et intéressée.	Mad. *Baroyer.*
JACQUES (1), leur fils, seize ans mutin et bien amoureux.	Mlle. *Cuisot.*
SUZETTE, fille de Lamorinière, quinze ans, douce et naïve. . . .	Mlle. *Aldégonde.*
MATHURIN, jardinier de M. de Morincourt, gai et taquin.	M. *Lefebvre.*
Villageois et Villageoises.	

La Scène se passe dans le parc de M. de Morincourt, vers 1750.

(1) Ce rôle doit être joué par une femme.

Digitized by Google

QUINZE ANS D'ABSENCE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente l'intérieur du parc de M. de Morincourt. Une grille dans le fond laisse appercevoir la campagne. Sur le devant est un berceau avec un banc de gazon et une fontaine à côté.

SCENE PREMIÈRE.

MATHURIN, *occupé à ratisser une allée, ayant l'air de parler à quelqu'un.*

Hé bien, n'faut pas tant faire d'embarras, parce qu'on est sénéchal; je sommes jardinier et je nous croyons dans notre état autant que lui dans le sien, dam! c'est que tous les humains se valont et morguenne, il ne faut rudoyer parsonne.

Air *de Marianne.*

Faut-il faire tant d'étalage,
Parc' qu'on a des bois, des châteaux,
Par leurs vertus aux yeux du sage,
J' crois qu' tous les hommes sont égaux;
Qu'ils sont donc fous
D'être jaloux;
Les voyez-vous
Se mépriser trétous.
Voyez mes fleurs,
De leurs couleurs
All' n' sont pas fier's, all' viv'nt comme des sœurs.
Et quoiqu' la ros' soit ben coquette,
Ell' pousse à côté des bleuets,
Et le lys ne rougit jamais
D'êtr' près d' la violette.

Il est toujours à me dire avec son air d'importance, Mathurin que dès demain le parc soit nétoyé, que les charmilles soient taillées, que les plattes bandes soient arrosées; et tout

Digitized by Google

ça avant mon lever, j'vous demande si c'est à moi qu'il faut recommander de faire sa besogne; queuque jour que ça m'ennuira, je l'y dégoiserons tout ce que j'avons sur le cœur.

Air : *Il faut que l'on file.*

J' li dirons avec courage,
J' connaissons notre métier,
Si vous blâmez mon ouvrage,
Prenez un autr' jardinier;
Mais des bosquets où l'on puisse
S' promener sans que l' pied glisse,
Des allé's comme cell's là,
On vous en ratisse, tisse, tisse,
On vous en ratissera.

Hé ben, tout ce train là c'est pourtant à cause de la fête qu'il fait préparer au nouveau seigneur du canton, m'est avis quoique ça que ses parens ne lui offusqueront pas la vue, car jarni depuis que j'sommes à son service, je n'en avons jamais vu tant seulement le bout du nez d'un; mais tiens; s'il n'était pas si méchant, on ne chercherait pas toutes ces raisons là.

SCENE II.

MATHURIN, LAMORINIÈRE, *avec un surtout de militaire très-simple, uniforme du régiment de Champagne. Il entre par la porte de la grille.*

LAMORINIERE.

Air : *A tort on reproche aux buveurs.*

Voyez, pour braver les hasards,
Ce jeune étourdi qui s'enflamme
Sous les drapeaux chéris de Mars,
La valeur anime son âme.
Par fois son cœur vient l'avertir
Qu'il a laissé son toît champêtre.
Comme il retourne avec plaisir
Vers le chaume qui l'a vu naître!
Ah! quel bonheur, après quinze ans,
De regagner son hermitage,
Et d'embrasser de bons parens
Pour se délasser du voyage.

MATHURIN.

Dites donc, mon ami, ne chantez pas si fort, vous allez réveiller tout le monde.

LAMORINIERE.

Dites moi, camarade, est-ce ici le château de M. de Morincourt?

Digitized by Google

MATHURIN, *à part.*

Camarade!... (*Haut.*) Oui, c'est ici, que lui voulez-vous ?

LAMORINIERE.

C'est aujourd'hui qu'il doit y avoir grande fête au château, à ce qu'on m'a dit dans le village.

MATHURIN.

Il est curieux! oui, c'est aujourd'hui; qu'est-ce que ça vous fait?

LAMORINIERE.

Y aura-t-il beaucoup de monde à la fête?

MATHURIN.

Quatre-vingt personnes au moins; mais que diable, pourquoi me faites-vous toutes ces questions-là?

LAMORINIERE.

Parce que cela m'intéresse, et que je viens pour en être.

MATHURIN, *le regardant avec dédain.*

Vous ?

LAMORINIERE.

Oui, moi; je suis parent du sénéchal, et j'arrive d'assez loin pour être reçu tout de suite.

MATHURIN.

Hé bien! mon ami, vous pouvez retourner d'où vous venez, parce qu'il n'y aura au château personne de votre acabit.

LAMORINIERE.

Bah ! Et le fermier Morin n'est donc pas encore arrivé?

MATHURIN, *avec dédain.*

Le fermier Morin?

LAMORINIERE.

Oui, le fermier Morin, le frère de M. de Morincourt.

MATHURIN, *avec importance.*

Qu'est-ce que c'est que ce fermier dont vous parlez, ce frère de M. de Morincourt; apprenez, monsieur, que monsieur n'a pour parens que des gens comme il faut et si vous voulez être bien reçu, je vous conseillons d'vous en aller.

LAMORINIERE, *à part.*

Si le maître est comme le valet, cet accueil me promet une bonne réception.

MATHURIN.

Que voulez-vous donc dire?

LAMORINIERE.

Ecoute : tel que tu me vois, je suis pourtant le frère de M. de Morincourt.

Digitized by Google

MATHURIN.

Comment ! vous êtes le frère du château ?

LAMORINIERE.

Il y a quinze ans que ton maître ne m'a vu.

MATHURIN.

Comment, quinze ans ?

LAMORINIERE.

Oui, mon ami, je me suis engagé en 1735; j'ai fait toutes les campagnes du maréchal de Saxe, nous voilà en 1750; tu vois....

MATHURIN.

Oui, je vois que ça fait bien quinze ans.

LAMORINIERE.

Dis-moi, est-ce que depuis mon départ mon frère serait changé au point de ne pas me reconnaître ?

MATHURIN.

Ah, dam !

Air : *Chaque soir mon âme abusée.*

Il est bourru par caractère.

LAMORINIÈRE.

Jeune il avait ce défaut là.

MATHURIN.

Il dédaign' sa famille entière.

LAMORINIÈRE.

S'il me voit il s'attendrira.

MATHURIN.

D'caresses il est un peu chiche.

LAMORINIÈRE.

Je cours me jeter dans ses bras.

MATHURIN, *l'arrêtant.*

Depuis peu d'temps il est très-riche.

LAMORINIÈRE.

Il ne me reconnaîtra pas.

MATHURIN.

Ça se pourrait bien qu'il ne vous reconnaissit pas.

LAMORINIERE.

Allons, allons, c'est égal; va lui dire que son frère Lamorinière, soldat au régiment de Champagne est arrivé de l'armée... tout exprès pour l'embrasser, et qu'il va revenir dans quelques instants.

Digitized by Google

MATHURIN.

Ça va lui faire un fameux plaisir !

LAMORINIERE.

Air *d'une contredanse.*

Si l'orgueil
Est l'accueil
Que mon frère,
Aujourd'hui,
Me prépare chez lui,
A mon gré,
Je pourrai,
Je l'espère,
Le punir
En le faisant rougir.
Sa conduite
Et m'agite
Et m'irrite,
Je veux de suite
En avoir le cœur net.
Le projet,
Qu'en secret
Je médite,
Doit me montrer mon frère tel qu'il est.

Ensemble.

MATHURIN.

Si l'orgueil
Est l'accueil
Que son frère,
Aujourd'hui,
Lui prépare chez lui,
Il saura,
Il pourra,
Je l'espère,
Le punir
En le faisant rougir.

LAMORINIÈRE.

Si l'orgueil
Est l'accueil
Que mon frère,
Aujourd'hui,
Me prépare chez lui,
A mon gré,
Je pourrai,
Je l'espère,
Le punir
En le faisant rougir.

Digitized by Google

SCENE III.

MATHURIN, *seul.*

Hé, bien ! je n'en serons pas fâché, ça va faire des can-can et ça sera peut-être drôle dans le château, ça troublera la fête et ça m'amusera, moi, je rions d'avance de tout ce qui va se passer, j'en rions par humeur, car ce M de Morincourt est si important, si tracassier, qu'il a toujours quelque chose à me dire : heureusement que je ne l'écoutons pas beaucoup.

Air *de M. Guillaume.*

Quand il m' défend de r'garder ma Fanchette,
C'est pour le coup que j' courons l'embrasser ;
S'il m' défend d' danser sur l'herbette,
J' n'en finis plus d' me trémousser (*bis*).
Quand il m' défend d' boir' d'un vin qui me tente,
J' courrons de suite au cabaret ;
Et quand il m' qu'il n' veut pas que je chante,
C'est tout comm' s'il chantait.

SCÈNE IV.

MATHURIN, JACQUES, et SUZETTE, *ils portent chacun un petit paquet, l'un au bout d'un bâton, l'autre sous le bras. Ils arrivent par la grande route et s'arrêtent à la grille du parc.*

JACQUES.

Dites-moi, mon bon monsieur, y a-t-il ben loin d'ici au village de Morincourt ?

MATHURIN.

Encore une bonne petite lieue, vous n'avez qu'à prendre la grande avenue du château et vous pourrez y arriver dans une heure, une heure et demie.

SUZETTE.

Ma fine, mon pauvre Jacques, j'mourrons d'faim et de soif, je tombons de lassitude et je ne pouvons pas aller plus loin.

JACQUES.

Ma bonne petite Suzette, comment veux-tu faire ? Ah, attends, il me vient une idée : *(à Mathurin.)* Dites-donc, mon bon monsieur, vous ne pourriez pas nous laisser reposer ici, sous ces maronniers, à côté de cette fontaine ?

Digitized by Google

MATHURIN.

C'est ben difficile, c'est que notre maître n'est pas facile... Cependant si vous me promettez de ne pas rester long-tems et de ne rien dégrader...

SUZETTE.

Ah mon dieu! c'est tant seulement pour manger un morceau.

JACQUES.

Oui, pour nous rafraichir et reprendre des forces.

MATHURIN, *leur ouvrant la grille.*

Ah! çà, il faut bien prendre garde que mon maître ne vous rencontre pas, car je serions joliment bourrés!

SUZETTE.

N'ayez pas peur, oh! j'en serions trop fâchés.

MATHURIN.

C'est que notre maître n'aime pas les étrangers.

JACQUES.

Oh! oh! il vit donc comme un ours?

MATHURIN.

A-peu-près.

SUZETTE, *effrayée.*

Dis donc, Jacques, allons nous-en.

JACQUES.

Bah! t'as peur, toi?

SUZETTE.

Ma fine...

MATHURIN.

Allons, allons, mes enfans, mettez-vous-là, dans un petit moment, je reviendrai vous ouvrir la grille.

SUZETTE et JACQUES.

Merci.

MATHURIN.

Ils sont gentils.

JACQUES, *s'asséyant.*

Ah! que je suis content! tu vas donc te reposer, ma bonne petite cousine.

MATHURIN.

Vot' cousine? Je la prenions pour vot' sœur.

SUZETTE.

J'nous aimons tout autant.

Digitized by Google

JACQUES.

Oh! j'nous aimons ben mieux! et je serions bien fâché qu'elle fût ma sœur, elle ne pourrait pas être ma femme.

MATHURIN, *à part.*

Il y a du mic mac là-dessous. Il y a de l'amour sous jeu, ou je sommes bien trompé. Allons prévenir mon maître que son frère le soldat au régiment de Champagne est arrivé. Ah! ah! le régiment de Champagne, j'aimerions assez le vin de ce régiment-là. (*Il sort.*)

SCENE V.

JACQUES, SUZETTE.

(*Ils ont sorti de leur mouchoir du pain et des fruits, et déjeûnent sur le banc, à côté de la fontaine.*

JACQUES.

Comme on est bien ici, auprès de toi, ma chère Suzette. Voilà le meilleur déjeûner que j'aie fait depuis long-tems.

SUZETTE.

Il n'est pourtant pas bien brillant, mais j'avons bon appétit.

JACQUES.

Cependant nous n'avons pas tant seulement une petite goutte de vin.

SUZETTE.

Dame! que veux-tu ? faut ben prendre son parti.

JACQUES.

Air : *L'Amour est un dieu volage.*

Quand j'étions dans not' village,
Dam' comm' je nous en donnions,
J'avions tout c' que j' désirions,
Soir et matin je buvions
Du p'tit vin d' notre hermitage,
Et j' croyais êtr' ben certain
De n' jamais boir' que du vin.

(*Elle prend de l'eau dans une tasse à la fontaine, et la lui présente.*)

SUZETTE.

Mon ami, j' sentons ta peine ;
Mais c' coup-là t' prouv' de nouveau
Qu'il n' faut jamais dir' : fontaine,
Je n' boirai pas de ton eau.

Digitized by Google

JACQUES.

Hé ben! il faut s'en consoler, et pour ça, parle-moi de ton amour.

SUZETTE.

Dam! que veux-tu que je te dise.

JACQUES.

Dis-moi que tu m'aimes, voilà tout ce que je te demande.

SUZETTE.

Mais tu le sais ben, et toi donc?

JACQUES.

Air : *Jeunes beautés au regard tendre.*

De toi, sitôt que je m'approche,
J' sentons un doux frémissement ;
Mais n' va pas me faire un reproche,
Si je rest' muet en te voyant.
Tu connais mon amour extrême.
Est-ce ma faut' si j' n'ai pas d'esprit ;
Je sais très-bien comment on aime,
Mais j' ne sais pas comment on l' dit.

SUZETTE.

Dis toujours, quand on aime, on ne sait pas ce qu'on dit, mais c'est égal, si j'avions de l'éducation comme les belles dames de la ville, je t'écririons de bien jolies choses.

JACQUES.

Air : *Vents brûlans d'Arabie.*

C' n'est pas par la science
Qu'on prouve son ardeur,
Suzette j' te dispense
D'un écrit imposteur.
Tu m'aimes, j'peux le dire,
Tu souris à mes vœux ;
Quoiqu' tu n' sach's pas écrire,
C'est écrit dans tes yeux.

SUZETTE.

Même air.

Quoique je sois ignorante,
Quoiqu' je n' sachions rien,
Grâce à toi j' somm's savante,
Et je m'aperçois bien
Qu' tu souffres le martyre,
Que t'es ben amoureux...
Va, quoiqu' je n' sache pas lire,
J' lis tout ça dans tes yeux.

JACQUES.

Petite friponne, tu me connais bien.

Digitized by Google

SUZETTE.

Oui, c'est bien, l'amour; mais ça ne suffit pas. Nous devons arriver aujourd'hui chez notre oncle le Sénéchal: il ne nous reconnaîtra pas, il y a si long-tems qu'il n'est venu à la ferme.

JACQUES.

Raison de plus pour qu'il ait envie de nous voir.

SUZETTE.

Malgré ça, je sens là quelque chose qui me dit que nous avons fait une sottise.

JACQUES.

Allons, vas-tu recommencer encore? Qu'est ce que nous avons fait qui soit à reprendre? On voulait me marier de force à une femme que je n'aimais pas, quand je puis en avoir une qu'est si gentille, et que j'aimons tant.

SUZETTE.

Cependant t'as quitté, toi, ton père et ta mère; moi, mon oncle et ma tante, qui m'ont toujours tenu lieu de tout.

JACQUES.

Hé ben! Quoi de mal, puisque c'est pour aller chez un autre oncle, qu'est ton parrain, c'est bien mieux ça.

SUZETTE.

C'est ben mal reconnaître ce qu'ils ont fait pour moi, que de leur enlever leur fils... Ah! ben, tant-pis. Si vous m'en croyez, nous retournerons chez nos parens.

JACQUES.

Ah! ma fine non, nous sommes trop avancés; voilà au moins huit lieues que nous avons faites, mon oncle nous verra, il nous recevra bien, il écrira tout de suite à mon père, mon père et ma mère viendront, mon oncle a de l'esprit, il leur dira comme ça: Hé! ben... Qu'est-ce que cela veut dire?.. Et pourquoi donc ça?.. Je voudrais bien voir... Comment donc?.. Ah! ben oui!.. tu sens que mon père n'aura pas le courage de résister à des raisons comme celles-là, et qu'il nous mariera sur-le-champ.

SUZETTE.

Tu crois çà, toi; et si au lieu de nous marier, ma tante me donne une paire de soufflets, comme c'est son habitude, que ton père te dise que tu es un mauvais garnement, comme il dit toujours, et qu'ils nous reconduisent à la maison.

Digitized by Google

JACQUES.

Ah ! dam, alors je sais bien ce que je ferai ; je n'ai pas beaucoup d'ambition, moi.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Pour qu'un jour nous soyons unis,
Dans mon désespoir je m'engage :
Je vais battre nos ennemis.
On m' distingue par mon courage ;
On m' fait caporal,
Ensuit' général,
Et je n'en veux pas davantage.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN.

MATHURIN, *accourant.*

Sauvez-vous, mes petits amis, sauvez-vous.

SUZETTE.

Ah mon dieu ! quoiqu' c'est donc ça ?

JACQUES.

Vous nous faites trembler.

MATHURIN.

Voici monsieur de Morincourt.

TOUS DEUX.

Comment ! monsieur de Morincourt !

MATHURIN.

Oui, monsieur de Morincourt, le maître de ce château.

JACQUES.

Le Sénéchal ?

MATHURIN.

Oui, le Sénéchal.

SUZETTE.

Queu bonheur !

MATHURIN.

Comment ! queu bonheur !

JACQUES.

Oui, mon ami, c'est notre oncle.

MATHURIN.

Leur oncle ! mais tous ses parents lui arrivent donc à la file.

Digitized by Google

JACQUES.

Air *de l'Opéra-Comique.*

En lui, nous mettons notre espoir,
Son secours nous est nécessaire.

SUZETTE.

J' somm's venus ici pour le voir,
Lui seul peut nous tirer d'affaire.

JACQUES.

J' sommes ses nevcux, j' serons ben reçus.

SUZETTE.

S'il nous voit, ça l' comblera d' joie.

MATHURIN.

D' lui, si vous voulez êtr' ben vus,
Il n' faut pas qu'il vous voye.

MORINCOURT, *dans la coulisse.*

Morbleu ! ventrebleu ! j'étouffe de colère. Je les ferai tous chasser.

MATHURIN.

Heureusement pour vous qu'il est de bonne humeur ce matin.

SUZETTE.

Ah ! Jacques cachons-nous.

(*Ils se cachent derrière Mathurin.*)

SCÈNE VII.

M. DE MORINCOURT, MATHURIN, JACQUES et SUZETTE, *cachés.*

MATHURIN.

Quoique vous avez donc, notre maître?

MORINCOURT.

Ce que j'ai morbleu ! ce que j'ai... encore ce coquin de Jasmin, qui s'avise de faire le raisonneur.

Air *du Vaudeville du Procès.*

Le trop d'esprit chez un valet
Nous fait souvent perdre la tête ;
Il fatigue par son caquet.
J'aime mieux une franche bête.
Pour que mes vœux soient exaucés,
Je prétends qu'un sot le remplace.

Digitized by Google

MATHURIN, *tristement.*

Ah ! monsieur, si vous le chassez,
Mettez-vous donc à sa place.

MORINCOURT.

Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? est-ce là ta place ?

MATHURIN.

Monsieur...

SUZETTE, *tirant le pan de l'habit de Mathurin.*

Cachez-nous, cachez-nous.

MORINCOURT.

Ne t'avais-je pas dit de te tenir sur la grande route pour m'annoncer les visites ?

JACQUES, *bas à Mathurin.*

Dites que nous ne sommes pas venus.

MATHURIN.

Monsieur, ils ne sont pas venus.

MORINCOURT.

Qui ?.. Qu'est-ce ?

SUZETTE, *bas à Mathurin.*

Dites-lui personne.

MORINCOURT.

Quand tu resteras là comme une buse...

MATHURIN.

Qu'appelez-vous buse ? Je sommes un honnête homme.

MORINCOURT.

Imbécille !

SUZETTE.

A la bonne heure, tant que vous voudrez.

MORINCOURT.

Va-t-en à ton poste et exécute mes ordres de point en point.

SUZETTE et JACQUES.

Ah ! mon dieu ! il va nous voir.

MATHURIN.

J'y vas.

(*Les enfants le suivent en tenant chacun un pan de son habit.*)

MORINCOURT, *appercevant les enfans.*

Qu'est-ce que c'est que ces petits vauriens-là ?

Digitized by Google

MATHURIN.

Monsieur, c'est vos neveux.

MORINCOURT.

Mes neveux !.. insolent.

(*Mathurin sort.*)

SCENE VIII.

MORINCOURT, JACQUES, SUZETTE.

JACQUES et SUZETTE, *intimidés.*

Air : *J'arrivons de not' village.*

J'arrivons de not' village,
Bien fatigués du voyage ;
J'arrivons, j'arrivons, nous v'là, nous v'là.
Recevez notre hommage ;
J'arrivons, nous v'là, j'arrivons, nous v'là,
Nous v'là, nous v'là, nous v'là.

MORINCOURT, *en colère.*

Mais...

Suite de l'air.

JACQUES.

J' vous tends les bras,
N' me r'poussez pas,
J' somm's vot' neveu, le petit Jacques.
Venir vous voir
Est not' devoir,
J'ons fait c' projet à Pâques.

MORINCOURT.

Mais enfin...

JACQUES et SUZETTE.

Reprise de l'air.

J'arrivons de not' village, etc.

MORINCOURT.

Votre père et votre mère sont donc fous de vous laisser venir comme ça chez moi; ils ne connaissent pas les usages, les convenances, les égards.

JACQUES.

Dam, mon oncle, ils ne savent rien de not' visite.

MORINCOURT.

Comment, petit drôle, vous avez quitté la maison de votre père ?

Digitized by Google

SUZETTE.

Aussi, mon oncle, on voulait marier mon cousin à une fille qu'il n'aimait pas.

JACQUES.

Et c'est Suzette que j'aime, mon oncle.

SUZETTE.

Oui, mon oncle, c'est ben vrai; c'est moi qu'il aime.

MORINCOURT. *impatienté.*

Mon oncle, mon oncle, toujours mon oncle... Ne pouvez-vous pas dire monsieur le Sénéchal.

SUZETTE.

Hé bien! monsieur, mon oncle, le Sénéchal.

MORINCOURT.

Qu'êtes-vous venus faire ici ?

JACQUES.

Dam' ! mon oncle, c'est tout simple. J'sommes venus pour que vous nous mariez.

MORINCOURT.

Et vous, mademoiselle, comment avez-vous pu vous en aller avec un homme.

SUZETTE.

C'est pas un homme, c'est mon cousin.

JACQUES.

All' ne risque rien avec moi, je sommes honnête.

MORINCOURT.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Une fille de quinze ans
Qui déserte son village.
Est l'opprobre de son âge,
La honte de ses parens ;
Toutes les mères la craignent,
Les fillettes se contraignent,
Les jeunes gens la dédaignent ;
Ainsi, sois de bonne foi...,
Après ce coup de ta tête,
Qui voudra de ta Suzette ?

JACQUES.

Mon oncle, ce sera moi (*ter*).

Digitized by Google

MORINCOURT, *en colère.*

Comment! petit drôle, ce sera toi!.. Pense-tu que je veuille prêter les mains à une action aussi abominable?

SUZETTE, *à part.*

Il me fait peur.

JACQUES, *d'un air délibéré.*

On dit comme ça que vous avez grande fête au château; mariez-nous, votre festin sera notre repas de nôces.

MORINCOURT.

Entendez-vous ce mauvais petit garnement; ça ne ferait-il pas de beaux convives que j'aurais à ma table; ça donnerait une belle idée de ma famille à notre nouveau seigneur.

SUZETTE.

Mon oncle, ce n'est pas notre faute, si je ne sommes que des paysans.

MORINCOURT.

Petit vaurien! en attendant que je te fasse conduire chez tes parents sous bonne escorte, je vais donner des ordres pour qu'on te mette en lieu de sûreté..

SCENE IX.

SUZETTE, JACQUES.

SUZETTE, *pleurant.*

Ah! ah! ah! je te l'avais bien dit...

JACQUES.

Hé bien! tu pleures... Est-ce que tu crois que je me laisserai conduire en prison.

SUZETTE.

Pardine! si tout le château est contre toi, faudra ben que tu cèdes.

JACQUES.

Jarnigoi! pourquoi faut-il qu'il soit mon oncle, et que je soyons son neveu, comme je l'aurions boulé de bon cœur.

SUZETTE.

Tiens, Jacques, ne boule personne, la grille est ouverte... Si tu m'en crois; profitons-en.

JACQUES.

T'as raison. (*Ils vont pour sortir en pleurant.*)

Digitized by Google

SCÈNE X.

LAMORINIÈRE, JACQUES, SUZETTE.

LAMORINIÈRE.

Qu'avez-vous, mes petits amis ?

SUZETTE.

Dam ! monsieur...

JACQUES, *avec humeur.*

Viens donc, viens donc, Suzette, ne t'amuses donc pas là.

LAMORINIÈRE.

Vous êtes donc bien pressés ?

JACQUES.

Je crois ben, nous nous sauvons.

LAMORINIÈRE.

Pourquoi cela ? est-ce que je vous fais peur ?

SUZETTE.

Non, monsieur, mais c'est qu'on veut nous mettre en prison.

LAMORINIÈRE.

Et qu'est-ce que vous avez donc fait pour cela ?

SUZETTE.

Monsieur, je vas vous conter ça.

JACQUES, *impatienté.*

Allons, tais-toi donc ; ne vois-tu pas que c'est un questionneux.

LAMORINIÈRE.

Le drôle de petit lutin. (*haut.*) Allons, ma petite amie, racontez-moi vos chagrins.

JACQUES, *à part.*

Vous verrez qu'elle va tout lui dégoiser.

SUZETTE.

Air : *J' n'avions pas encor quatorze ans.*

J'allons vous conter not' souci,
Sachez que sa mèr', qu'est ma tante,
Et qu' mon pèr', qu'est ben loin d'ici.

JACQUES.

Mais non, tu t' tromp's, c' n'est pas ceci,
C'est un' chos' ben plus affligeante,
J'ons quitté l' village drès le matin.

Digitized by Google

SUZETTE.

L'amour nous donna du courage,
En arrivant j'étions en nage.

JACQUES.

J'avons déjeûné, j'avions faim,
J' nous somm's embrassés sous l'ombrage,
J'avons ri tout l' long du voyage.

SUZETTE, *pleurant.*

Et voilà (*bis*) la caus' d' not' chagrin.

LAMORINIÈRE.

Plaisante manière de vous affliger, mes enfans.

SUZETTE.

Ce n'est pas encore tout.

JACQUES.

Ah! ça, mais tu vas te taire, n'est-ce pas, Suzette, tu vas te taire. Monsieur n'a pas besoin de se mêler de nos affaires. Tu es assez simple pour aller lui dire qu'on voulait me marier à une autre que toi, que je sommes arrivés chez notre oncle le Sénéchal, qui ne nous a pas tant seulement offert un verre de vin, et qui veut nous mettre en prison à c'te fin que je ne nous trouvions pas à cette belle fête qu'il va donner: ça va ben intéresser monsieur. Mon dieu! mon dieu! que t'es bavarde! que t'es bavarde!

LAMORINIÈRE, *les prenant par le bras.*

Que dites-vous donc là, mes amis?

SUZETTE.

Oh mon dieu! monsieur, la vérité ni plus ni moins.

JACQUES, *à part.*

Qu'est-ce qu'il veut donc encore? Comme il la serre de près.

LAMORINIÈRE, *vivement.*

Comment vous seriez la nièce de monsieur de Morincourt!

JACQUES.

Hé ben! après?

LAMORINIÈRE.

Et tu es le fils du fermier Morin, toi?

JACQUES.

Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça?

LAMORINIÈRE, *embrassant Suzette.*

Ma chère enfant!

Digitized by Google

JACQUES, *se mettant entre eux deux.*

Hé bien! hé bien! ne vous gênez pas.

LAMORINIÈRE, *à part.*

J'ai pensé me trahir, contraignons-nous. Ah! mon frère, c'est ainsi que vous recevez vos parents. Patience, j'aurai mon tour.

SUZETTE, *pleurant*

Si mon père était ici, il ne souffrirait pas tout ce qu'on me fait.

Air *de la petite Nanette.*

Quand pour son pays et son roi,
Mon père prit les armes,
On dit qu'en s' séparant de moi,
Il versa ben des larmes.
Ah! si j' pouvais lui raconter
La peine que l'on m'a faite,
Que dirait-il d' voir maltraiter
Sa petite, sa petite Suzette.

JACQUES.

Allons, ne pleures donc pas comme ça, Suzette, tu vas me faire pleurer.

LAMORINIÈRE, *avec sensibilité.*

Même air.

Il vous aime bien tendrement,
Rassurez-vous, ma chère,
Mon cœur ici vous est garant
Du cœur de votre père.
Bientôt votre sort va changer;
Votre père s'apprête
A revenir pour protéger
Sa petite, sa petite Suzette.

SUZETTE.

Quoi! monsieur, vous seriez ?..

LAMORINIÈRE.

Un des bons amis de votre père.

SUZETTE, *vivement.*

Ah! monsieur, si vous savez où il est, dites-le moi, je vous en supplie, que j'aille le trouver, me jetter dans ses bras.

LAMORINIÈRE.

Ma chère enfant, il est bien malheureux.

SUZETTE.

Ah! raison de plus pour que je coure le soulager, le consoler.

Digitized by Google

JACQUES.

Qu'il vienne auprès de nous, j'ai du courage, je suis jeune; je gagnerons bien du pain pour lui et pour nous.

LAMORINIÈRE, *à part.*

Ils m'attendrissent; mais il n'est pas tems de me faire connaître. (*haut.*) Ma petite, votre père sert depuis long-tems; mais il ne peut y avoir des récompenses pour tous les braves.

JACQUES.

Hé bien! morbleu! je veux m'engager et servir avec lui; si je ne suis pas plus brave, je serai peut-être plus heureux.

SUZETTE.

Oui, monsieur, Jacques voulait tout-à-l'heure s'engager de désespoir.

LAMORINIÈRE.

S'engager!

JACQUES.

Je ne sommes pas homme à reculer.

SUZETTE.

Oh! Jacques, tu veux me quitter.

JACQUES.

Hé! non; je veux m'en aller seulement. Tu viendras avec moi... Dites-moi donc, monsieur le soldat, suis-je bien de taille à servir dans les grenadiers?

LAMORINIÈRE.

Mais te sens-tu bien le courage d'être soldat?

JACQUES.

Eh ben! quoi qu'il y a donc de si difficile. On prend un fusil un sabre, une giberne; on fait l'exercice, demi-tour à droite, demi-tour à gauche, en joue, feu. L'ennemi est mort.... et puis c'est fini par là.

SUZETTE, *effrayée*

Ah! mon dieu! ça me fait trembler.

LAMORINIÈRE.

N'ayez pas peur, ma chère amie, c'est un beau métier que celui des armes.

Air *du Cabaret.*

Voler aux champs de la victoire,
Braver les dangers, les hasards,
Et de l'honneur et de la gloire
Suivre par-tout les étendarts;
En se battant être terrible,
Et lorsque cesse le combat,
Aux vaincus se montrer sensible,
Voilà les devoirs d'un soldat.

Digitized by Google

SUZETTE.

Entends-tu ça, Jacques?

LAMORINIÈRE.

Même air.

Quand on a déposé les armes,
Chanter gaiement près du bivouac,
Du malheureux sécher les larmes,
Fumer sa pipe de tabac;
Le soir, près de gente bergère,
Commencer un plus doux combat,
Faire l'amour, vider son verre,
Voilà les plaisirs d'un soldat.

JACQUES.

Entends-tu, Suzette? Allons, allons, c'est décidé, je m'engage.

LAMORINIÈRE.

C'est bien. Puisque tu veux absolument être soldat, vas m'attendre à l'auberge de l'Epée de bois, et nous signerons là ton engagement.

SUZETTE.

Et vous me direz où est mon père?

LAMORINIÈRE.

Oui, mon enfant, vous le saurez aujourd'hui.

SUZETTE.

Mon dieu! mon pauvre Jacques, que je te plains!

LAMORINIÈRE.

Ne craignez rien, je vous réponds de lui sur ma tête.

Air *d'un canon de Frédéric Creubé.*

Première partie.

LAMORINIÈRE

Viens, le métier des armes
T'offrira des attraits,
Car la gloire a des charmes
Pour le cœur d'un français.
Il n'est point de cruelle
A l'aspect des lauriers,
Et le cœur d'une belle
Est le prix des guerriers.

Deuxième partie.

Ensemble.

JACQUES.

Oui, le métier des armes
A pour moi des attraits,
Et je cède à ses charmes
Puisque je suis Français.
Il n'est point de cruelle
A l'aspect des lauriers,
Et le cœur d'une belle
Est le prix des guerriers.

LAMORINIÈRE.

Viens, le métier des armes, etc.

Digitized by Google

Ensemble.

SUZETTE.

Va, le métier des armes
N'est pas rempli d'attraits,
Sèche plutôt mes larmes,
C'est l'devoir d'un Français.
Vivr' heureux près d' sa belle,
Vaut bien mieux qu'un laurier;
Je t'aime et t' suis fidèle,
Et tu n'es pas guerrier.

JACQUES.

Oui, le métier des armes, etc.

LAMORINIÈRE.

Viens, le métier des armes, etc.

(*Jacques et Suzette sortent.*)

SCÈNE XI.

LAMORINIÈRE, *seul.*

La rencontre imprévue de ma fille et de mon neveu, favorise le projet que j'ai conçu. Le cœur du bon Morin ne sera peut-être pas changé, à moins qu'il n'ait fait fortune comme Morincourt. Dans ce cas, je veux leur donner une leçon. une leçon ! Ah ! songeons plutôt à oublier avec eux les soucis que m'ont causés mes quinze ans d'absence.

AIR : *de Lantara.*

Ma jeunesse fut dissipée,
En courant j'ai cru être heureux,
Mon attente, hélas, fut trompée,
L'ennui me suivit en tous lieux.
Mais à présent à l'abri des orages,
Je gouterai la paix dans ce séjour;
Puisque souvent c'est par quelques nuages
Que l'aurore annonce un beau jour.

SCÈNE XII.

MATHURIN, LAMORINIÈRE.

MATHURIN, *accourant.*

Monsieur, monsieur, vous n'avez pas vu votre frère encore?

LAMORINIERE.

Non, pourquoi me demandes-tu cela ?

Digitized by Google

MATHURIN.

C'est que v'la encore quelques parens qui lui arrivent, et je vas vous présenter, ça ne fera qu'une fournée.

LAMORINIÈRE.

Des parens, dis-tu ?

MATHURIN.

Oui, deux paysans qui se disent vot' frère et vot' belle-sœur, et que j'avons rencontrés dans l'avenue.

LAMORINIÈRE.

Mon frère et ma belle-sœur !

MATHURIN.

Comme il va enrager ! allons, allons, ça va commencer : ça m'amuse, moi.

LAMORINIÈRE.

Ecoute, Mathurin, je ne veux pas encore voir mon frère. Vas lui annoncer la nouvelle visite qui lui arrive. . . . Tu viendras ensuite me retrouver à mon auberge, et tu exécuteras de point en point les ordres que je te donnerai.

MATHURIN, *d'un air piqué.*

Comment, des ordres !

LAMORINIÈRE, *avec humeur.*

Air *du Ballet des* Pierrots.

Je n'aime pas qu'on me raisonne.
Morbleu ! je suis un peu brutal,
Tu feras ce que je t'ordonne.

MATHURIN, *intimidé.*

Comme cet homme parle mal !

LAMORINIÈRE, *radouci.*

Toute peine vaut un salaire,
Prends, mon ami, voilà le tien,
Pardonne un moment de colère.

MATHURIN, *prenant l'argent.*

Comme ce monsieur parle bien !

(*Lamorinière sort d'un côté et Mathurin de l'autre.*)

SCÈNE XII.

MORIN, LA MÈRE MORIN.

ENSEMBLE.

Air : *Un refrain malin.*

Allons,
Visitons
Tous les cantons

Quinze ans d'Absence. D.

Digitized by Google

Des environs ,
Et j'espérons ,
Je le disons ,
Qu' par not' courage ,
Nous découvrirons ,
Nous trouverons
Dans ces cantons ,
Sans tant d' façons ,
Les p'tits lurons
Que nous cherchons.

LA MÈRE MORIN.

A la veill' d'un mariage ,
Ce n'est pas sage
D' fuir son village.

MORIN.

Aussi j' tengage
A fair' tapage.

LA MÈRE MORIN.

Allons , tais-toi ,
R'pos'-t'en sur moi.

ENSEMBLE.

Allons , visitons , etc.

SCENE XIII.

Les Précédens, MORINCOURT.

MORINCOURT.

Air : *Vive le vin de Ramponeau.*

D'honneur , on n'entendit jamais
Faire un pareil tapage.

MORIN.

J' m'en vas te conter , sans délais ,
La cause de tous nos regrets.

LA MÈRE MORIN.

Paix.
C'est qu' nos enfans
Sont d' méchans
Garnemens ;
Ils ont fui de notre village.
Pour de bons parens ,
Qu' ces tourmens
Sont cuisans ;
Oh , je sens
Qu' c'est pour nous un outrage.

Digitized by Google

MORINGOURT.

Mais finirez-vous, désormais,
Ce maudit bavardage.

MORIN.

A c'te heur' tu connais nos secrets,
Et la caus' de tous nos regrets.

LA MÈRE MORIN.

Paix.

MORINCOURT, *avec humeur.*

Hé bien, ils sont ici vos enfans.

LA MÈRE MORIN.

Ils sont ici, qu'eu bonheur ! que je les gronde, que je les batte...

MORIN.

Dam, écoute donc mon frère, c'est qu'on est père, ou on ne l'est pas...

LA MÈRE MORIN.

Tais-toi, c'est cette petite coquine de Suzette, qui a tourné la tête à notre fieu; cette mijorée que depuis quinze ans, j'avons à not' charge.

MORINCOURT, *avec humeur.*

Mariez-les vos enfans et qu'on n'en parle plus.

LA MÈRE MORIN.

Comment donc, mariez-lez, j'irons peut-être donner à notre Jacques, une orpheline, qui n'a ni père ni mère, une fille qui n'a rien du tout ?

MORINCOURT, *sèchement.*

C'est la fille de votre frère.

LA MÈRE MORIN.

C'est la fille de votre frère itou, donnez-lui donc votre fils, vous qui parlez.

MORINCOURT.

Mais moi c'est bien différent, mon rang, ma chage, les convenances...

LA MÈRE MORIN.

Hé ben, et nous nos écus.

MORINCOURT.

Mais aussi c'était bien la peine de quitter votre village, si vous aviez mieux élevé vos enfans, ils ne se seraient pas enfuis de chez vous et vous ne seriez pas venus me tomber tous sur les bras dans un moment où j'attends des gens de la plus grande considération.

Digitized by Google

LA MÈRE MORIN, *piquée.*

Prenez donc garde, j'allons peut-être vous déshonorer, si je somm's des paysans, je sommes riches, entendez-vous not' frère et... Mais parle donc toi, tu me laisses tout dire.

MORIN.

Oui, riches et honnêtes...

LA MÈRE MORIN.

Tais-toi.

MORINCOURT.

Mais le feu a donc pris chez vous, pour que vous arriviez tous aujourd'hui... (*avec embarras.*) Oh ! mon dieu, mon dieu... Si monseigneur arrivait dans ce moment, j'en perdrais la tête.

LA MÈRE MORIN.

Dites donc, mon frère, est-ce ainsi que vous nous recevez? Avez-vous oublié le bon accueil que je vous avons fait à votre dernière visite? Il y a bien long-tems de ça à la vérité, vous n'étiez pas alors si grand seigneur, j'avons tout mis sans dessus dessous; j'avons tué tous nos lapins. Enfin, je vous avons reçu de notre mieux.

MORIN.

C'est vrai, ça...

LA MÈRE MORIN.

Tais-toi... C'est affreux de recevoir des parens d'une manière semblable ! nous qui vous aimions tant !..

MORINCOURT.

Je sais tout cela.

LA MÈRE MORIN.

Nous qui nous serions mis en quatre pour vous rendre service... (*A son mari.*) Mais ne me laisse pas tout dire.

MORIN.

C'est vrai que... not' frère...

LA MÈRE MORIN.

Silence...

MORINCOURT.

Si vous êtes venus chez moi pour me donner les leçons vous pouvez regagner votre village.

LA MÈRE MORIN, *en colère.*

Certainement que j'allons retourner dans not' village, allez nous, tant seulement, quérir nos enfans, je ne voulons pas qu'ils restent plus long-tems avec vous, je craindrions qu'ils ne se gâtissent.

Digitized by Google

MORIN, *imitant sa femme.*

Oui, qu'ils ne se gâtissent...

LA MÈRE MORIN.

Tais-toi, ça ne te regarde pas, je somm's indignés de votre réception; je somm's meilleurs parens que vous, ce n'est pas comme ça que je recevrions un frère.

Air *du vaudeville de Gilles en deuil.*

Votre mauvais cœur nous irrite,
J' nous en r'tournons dans not' pays.
Ah! d'une pareille conduite,
Tôt ou tard vous r'cevrez le prix.

MORINCOURT.

Mais pourquoi donc cette colère?

LA MÈRE MORIN.

J' veux mes enfans, rendez-les moi,
J'avons d' quoi vivr' dans notr' chaumière.

MORIN.

Tout doux, ma femme...

LA MÈRE MORIN.

Allons, tais-toi.

Ensemble.

MORIN ET SA FEMME.

Votre mauvais cœur nous irrite, etc.

MORINCOURT.

Votre ton brusque ici m'irrite,
Retournez dans votre pays,
De votre insolente conduite,
Je me venge par le mépris.

SCENE XIV.

Les Précédens, MATHURIN, *accourant.*

MATHURIN.

Not' maître, not' maître, voici votre frère le soldat du régiment de Champagne.

TOUS.

Quoi, mon frère Lamorinière!

MORINCOURT.

Ah! c'est trop fort! Allons, ils se sont tous donné le mot pour descendre aujourd'hui chez moi.

MATHURIN, *à part.*

C'est bon, c'est bon; ça va aller. Nous, de notre côté,

Digitized by Google

faisons tout ce que M. de Lamorinière m'a ordonné. Ça sera drôle. Tenez, tenez, le voilà votre frère du régiment de Champagne. Par ici, par ici.

LAMORINIÈRE.

Oui, mes bons amis, je reviens parmi vous, pour ne vous quitter jamais *(Il va pour les embrasser; Morincourt s'éloigne d'un côté, Morin et sa femme de l'autre.)*

MORINCOURT, *embarrassé.*

Certainement, mon frère, nous sommes flattés...

MORIN.

Oh! mon pauvre frère...

LA MÈRE MORIN, *bas à son mari.*

Tais-toi.

LAMORINIÈRE.

Eh! bien, mes frères, après quinze ans d'absence, voilà donc la réception que vous me faites?

LA MÈRE MORIN, *froidement.*

Dam! que voulez-vous, mon frère, vous ne nous paraissez pas ben remplumé.

LAMORINIÈRE.

Et vous, mon frère?

MORINCOURT, *avec embarras.*

Que diable aussi, comment as-tu fait pour rester quinze ans au service, et revenir simple soldat; depuis ton départ, je suis monté en dignité, je suis sénéchal de l'endroit.

LA MÈRE MORIN.

Et nous, par nos économies, j'avons ramassé une petite fortune.

MORIN.

Oui, je nous sommes arrondis...

LA MÈRE MORIN.

Tais-toi.

LAMORINIÈRE, *indigné.*

Air : *Le Magistrat irréprochable.*

J'ai pitié de votre faiblesse,
De vos biens je suis peu jaloux;
En vain votre orgueil me rabaisse,
Je suis aussi riche que vous.
Comme vous, malgré vos injures,
Je puis briller dans mes foyers,
Mes dignités sont mes blessures,
Mes richesses sont mes lauriers.

Digitized by Google

MORINCOURT.

Tout cela est fort bon ; mais...

LA MERE MORIN.

Avec vos richesses, vous ne roulerez pas voiture.

MORIN.

Not' femme a raison...

LA MÈRE MORIN, *bas à Morin.*

Ne te mêles pas de ça.

MORINCOURT.

Si tu avais obtenu le plus petit grade, on pourrait te présenter quelque part.

LA MERE MORIN.

Si vous aviez ramassé au moins un petit magot, on pourrait le faire valoir dans not' ferme.

MORINCOURT.

Tu as l'âme trop grande pour vouloir être à charge à tes parens.

LA MÈRE MORIN.

Quoiqu'on soit à son aise, vous sentez qu'on ne peut pas obliger le premier venu.

LAMORINIÈRE, *avec attendrissement.*

Oui, mais un frère n'est pas le premier venu.

LA MERE MORIN.

J'avons gardé, sans reproches, votre fille, et c'est déjà beaucoup.

LAMORINIÈRE.

Je le sais.

Air *du vaudev. des amans sans amour.*

Mon âme contracte une dette,
De l'acquitter, je suis jaloux ;
Mais en protégeant ma Suzette,
Vous avez travaillé pour vous.
Tout service a sa récompense ;
Mes frères, n'oubliez jamais
Qu'on recueille en reconnaissance
Tout ce que l'on sème en bienfaits.

MORINCOURT.

Je ne te cacherai pas que ton retour nous met dans un grand embarras.

LA MERE MORIN.

Oui, dans un grand embarras.

LAMORINIÈRE.

Mais enfin, mes frères, chez qui, de vous deux, vais-je aller ?

Digitized by Google

LA MÈRE MORIN.

Nous sommes trop loin d'ici, le beau-frère peut mieux que personne ?

MORINCOURT.

Je ne suis pas ici chez moi, ce château appartient au nouveau seigneur que nous attendons aujourd'hui.

LAMORINIÈRE.

Je sais, et je connais même ce seigneur.

MORINCOURT, *se rapprochant de lui.*

Tu le connais.

LAMORINIÈRE.

Oui, nous avons servi dans le même régiment, et nous nous sommes trouvés aux mêmes affaires.

MORINCOURT.

Mais explique-toi, tu n'as donc pas été aussi malheureux que je le croyais.

LAMORINIÈRE.

Il y en a beaucoup qui sont plus à plaindre que moi.

LA MÈRE MORIN, *écoutant.*

Que voulez-vous dire ?

LAMORINIERE.

Ayant eu le bonheur de me distinguer dans une affaire assez périlleuse, je fus nommé capitaine.

MORINCOURT.

Tu es capitaine ?

MORIN.

Dis donc, ma femme, il est cap...

LA MÈRE MORIN.

Chut !

MORINCOURT, *à Morin.*

Ecoutez donc, mon frère, c'est que j'avais toujours bien dit qu'il se distinguerait.

LAMORINIERE.

Enfin, à la bataille de Fontenoy, je fus assez heureux pour donner l'idée qui nous rendit vainqueurs de la colonne anglaise.

MORINCOURT.

Tu as donné l'idée !...

LAMORINIERE.

Oui, et sa majesté, sur le rapport du maréchal de Saxe, me nomma colonel sur le champ de bataille. *(Il déboutonne sa redingotte, et laisse apercevoir ses épaulettes et sa croix de Saint-Louis.*

TOUS, *courant l'embrasser.*

Ah ! mon cher frère !

Digitized by Google

LA MÈRE MORIN.

Ah ! que nos enfans, vont être heureux ! ils s'aimont tant, ces chers enfans !

MORINCOURT, *avec ivresse.*

Je veux faire la noce dans le château, quand ils seront habillés un peu plus décemment.

LAMORINIÈRE.

Voyez comme deux mots d'explication arrangent bien les affaires.

SCENE XV.

Les Précédens, MATHURIN *accourant.*

MATHURIN.

Monsieur, monsieur ? voici le nouveau seigneur qui arrive avec son épouse, tout le village est à leur rencontre ; ils ont une suite nombreuse ! de beaux messieurs, de laquais, de chevaux ; ils sont descendus de voiture au tourne-bride. Les voici, les voici !

MORINCOURT, *vivement.*

Allons, allons vîte au devant d'eux ; toi Morin et ta femme, vous vous mettrez dans le grouppe des paysans. Toi, Lamorinière, tu resteras à côté de moi. Ne perdons point de tems.

SCENE XVI.

Les Précédens, TROUPE DE VILLAGEOIS.

LES VILLAGEOIS.

Air *de la Trajan.*

Quoi donc de nouveau
Dans le hameau ?
J' sommes étourdis,
J' sommes ébahis ;
Deux enfans
Charmans
Viennent céans
Flatter à qui mieux mieux,
Nos yeux.
Leurs brillans habits
Nous ont surpris ;
Faut que c' soit des gens
Bien importans.
Quand on brill' comm' ça,
Dam' c'est qu'on a
D'un' grand' maison
L'argent et l' nom.

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

Les Précédens, JACQUES, *en officier*, SUZETTE *en grande toilette*, Suite de Domestiques.

Suite de l'air.

MATHURIN.
Les v'là.

JACQUES.
Nous v'là.

SUZETTE.
Me v'là.

MORIN.
Les v'là.

LA MÈRE MORIN.
Quoi, Suzette
En toilette?

SUZETTE.
C'est moi.

MORIN.
C'est toi?

JACQUES.
C'est moi.

MORINCOURT.
C'est toi?

LA MÈRE MORIN.
J' somm's tout' je ne sais quoi.

CHŒUR.
Voilà du nouveau
Dans ce hameau, etc.

MORINCOURT.
Mais qu'est-ce que tout cela signifie?

JACQUES, *remettant un papier à Morincourt.*
Ma fine, je n'en savons rien du tout; voila un chiffon de papier que le seigneur m'a remis, et qui vous dira peut-être ben queuque chose.

MORINCOURT, *lisant.*
Que vois-je! la transmission de cette seigneurie sur la tête de Jacques et de Suzette, *signé* Lamorinière.

LA MÈRE MORIN.
Mon fils, seigneur!

MORIN.
Ah! seigneur.

LA MÈRE MORIN.
Paix donc.

LAMORINIERE.
Et officier dans mon régment.

Digitized by Google

MORIN.

Le bon frère !

LA MÈRE MORIN.

Taisez-vous, bavard.

MORINCOURT et LA MÈRE MORIN, *confus.*

Ah ! monseigneur...

LA MORINIERE, *avec bonté.*

Dites votre frère, mes bons amis...

MORINCOURT, MORIN ET SA FEMME.

Nous pardonnerez vous ?...

LA MORINIERE, *avec affection.*

Le bonheur de nos enfans sera désormais ma consolation. Et pour vous prouver que je n'ai pas la moindre rancune, je ne vais m'occuper que de vous rendre tous heureux.

TOUS ENSEMBLE.

Que de générosité ! que de bonté !

LA MORINIERE.

Air : *Du fleuve de la vie.*

Ici votre éloge me blesse :
De mon cœur j'accomplis les vœux.
A quoi servirait la richesse,
Si l'on ne faisait des heureux ?
Puisque l'existence finie,
Avec soi l'on n'emporte rien :
Traversons, en fesant du bien,
Le fleuve de la vie.

TOUS EMSEMBLE.

Allons, tout est oublié.

LA MORINIERE.

Oui, tout est oublié. Vous, mes enfans, retenez bien cette leçon, aimez vos parens, mais comptez moins sur eux que que sur votre travail et sur vos vertus. (*A ses frères.*) Et vous, mes amis, soyez convaincus que j'en veux moins à votre cœur qu'à mes quinze ans d'absence.

VAUDEVILLE.

Air *nouveau de M. Tourterelle.*

MORINCOURT.

Sous l'aspect de l'indigence,
Tu reviens après quinze ans :
De notre accueil qui t'offense,
Les exemples sont fréquens. (*bis.*)
Si nous t'avons fait outrage
En te dédaignant d'abord,
Souviens-toi de l'adage,
Que les absens ont tort.

Digitized by Google

SUZETTE, *à Jacques.*

Avec toi, lorsque j' m'engage,
Pour être heureus', désormais,
Quand j' serons dans not' ménage,
Mon ami, n' me quitt' jamais.
Malgré toute ma tendresse,
J' t'aim'rions p't-être un peu moins fort.
Puisque l'on dit sans cesse
Que les absens ont tort.

LAMORINIERE.

Voyez les gens de mérite,
Ils sollicitent de loin,
Et les sots que l'on évite
Font antichambre avec soin.
Chez les grands ils vont et viennent,
Et d'après la loi du sort,
Les importuns obtiennent,
Et les absens ont tort.

MATHURIN.

Quand j' somm's avec l' vieux Grégoire,
A sabler du vin clairet;
Sa femme, qu'a l'humeur noire,
Vient l' chercher au cabaret.
Il la suit baissant l'oreille,
Mais s'il r'vient pour boire encor;
Il voit à not' bouteille
Que les absens ont tort.

MORIN.

On dit que...

LA MERE MORIN.

Tu vas te taire,
Et je ne sais pas pourquoi
Tu t' permets, pour l'ordinaire,
D' parler toujours devant moi?
Tu sais bien qu'en ta présence,
J' fais c' que j' veux sans nul effort,
C'est comme en ton absence,
Et les absens ont tort.

JACQUES, *au Public.*

Heureux, par votre présence,
En vous quittant chaque soir,
Notre plus douce espérance
Est celle de vous revoir;
Si c' t'ouvrag' vous fait sourire,
En y revenant encor,
Messieurs, puissiez-vous dire
Que les absens ont tort.

FIN

Digitized by Google